

*A minima(l)*¹

La question proposée pour cette rencontre de Dinard, « Qu'est-ce que l'institutionnel analytique », se relie très directement, me semble-t-il, à nos présentes interrogations sur la forme du Cercle Freudien.

Cette question, de différentes façons, nous occupe depuis déjà plusieurs mois, et c'est ici l'occasion de prolonger nos réflexions et questionnements sur cette association, pas tout à fait comme les autres, dont nous sommes les membres.

Pour mettre l'accent sur l'adjectif, plus que sur le terme institution qui le précède, la question en jeu devient : qu'est-ce que l'analytique de l'institution, mais aussi, plus amont, qu'est-ce qui nous autorise à penser et affirmer qu'une dimension analytique marque, voire caractérise, les modalités associatives des psychanalystes?

Le soutenir, c'est, au fond, tirer les conséquences du caractère spécifique de la psychanalyse, inséparable des formations de l'inconscient.

De quelles façons celles-ci se manifestent-elles dans nos manières de nous associer, de penser la dynamique du Cercle, d'interroger nos ancrages théoriques et nos pratiques? Nous pouvons nous attendre à rencontrer là aussi, et pas seulement dans l'espace des séances, les marques de ce qui fait notre spécificité.

Mais aujourd'hui où prolifèrent des cohortes de thérapies « psy », qui tendent à effacer la singularité de l'acte du psychanalyste, et à faire régner une confusion à laquelle nous n'échappons pas forcément, c'est une question à remettre sans cesse sur le métier en se préservant de l'illusion que, lecture de Freud et Lacan à l'appui, nous le saurions bien assez.

Une question à croiser avec celle qui fait le titre d'un livre récent: En quel temps vivons-nous?²

¹ Ce texte développe et précise (sans la contrainte des 10 minutes de parole) les notes manuscrites de mon intervention orale, lors des journées du Cercle Freudien à Dinard, le 23 septembre 2017.

² Jacques Rancière : *En quel temps vivons-nous ?* Conversations avec Eric Hazan. La fabrique éditions 2017.

Et à croiser aussi, avec une remarque de Soshana Felman dans le numéro de *Confrontation* qui portait sur les machines analytiques, une autre façon, au fond, de nommer l'institutionnel analytique :

« *Qu'est-ce qu'une machine analytique ? Voilà la question autour de laquelle se structure la pratique analytique, et dont la théorie analytique est censée rendre compte. Il n'est pas certain, cependant, que nous ayons fini de comprendre, non pas simplement la réponse, mais en quoi consiste la question : en quoi consiste la question que pose une machine analytique...* ».³

Ce que la psychanalyse nous a transmis, dans nos temps d'analyse et dans notre pratique, comment y prendre repère, afin de ne pas le trahir, ou pire l'annuler, dans institutionnel analytique? Comment continuer de le penser, de le mettre en œuvre dans l'espace de nos rencontres de travail?

Jacques Hassoun, avait, dans la même veine, lancé une question semblable dans un de ses textes: comment, ce qui nous vient de l'analyse peut-il ne pas s'effacer dans nos institutions ? Comment continuer de le penser, de le mettre en œuvre, dans l'organisation du Cercle, et dans l'espace de nos rencontres de travail?

Ce sont à mes yeux des questions cruciales, pour nous, aujourd'hui.

Une précision cependant : il ne s'agit aucunement de viser une homothétie entre l'espace de la cure et l'espace associatif.

Les cinq fondateurs du Cercle l'avaient, au départ, fait nettement entendre.⁴

Mais relisant quelques *Bulletins intérieurs* du Cercle (ah ! le défunt Bulletin, quel dommage quand même...), j'ai pu constater que la question avait cheminé au fil des années.

Regardez par exemple le Bulletin intérieur de Mai 1999, et vous y trouverez un texte de Dany Créatin-Maitenaz, intitulé *De la cure à l'institution quel transfert ?*

Ne pas ignorer la complexité des transferts, y compris dans l'espace associatif est bien la moindre des choses en effet.

Notre collègue rappelle, à juste titre, que *l'institution analytique n'est pas un avatar de la question du transfert dans la cure. En aucun cas, écrit-elle, le collectif ne vient élargir le divan. En rester là serait s'enfermer dans le cercle vicieux de l'amour/haine, et risquer de sombrer dans une conception idéalisée d'une l'institution analytique dont les membres, du fait du travail analytique, seraient mieux à même de résoudre des conflits.*

Et elle ajoute :

« *...en dehors de l'espace de la cure, le conflit éros et thanatos y retrouve une autre force, certainement plus puissante...probablement du fait de la rencontre avec la castration dans l'espace privé de la cure. L'institution redonne en fait de la vigueur aux conflits, et au capital émotionnel et pulsionnel(...) Il y aura donc une nouvelle inscription éros-thanatos.*

³ Cahiers *Confrontation* N° 3, printemps 1980, p.5, Aubier.

⁴ Par exemple, Olivier Grignon, dans le texte recueilli dans le fascicule intitulé *la formation des analystes*, document préparatoire aux journées du Moulin d'Andé, mis récemment sur le site du Cercle, mettait en garde contre le piège qu'il y aurait « à bâtir l'espace institutionnel en isomorphisme à l'acte analytique » (p. 9)

Et, dans ce même recueil, il est intéressant de relire le texte de Monique Tricot: *Mise à l'œuvre de l'inconscient et institution analytique*, texte d'une étonnante actualité, et où se manifestent des exigences analogues.

Et plus loin, elle ajoute :

« *Le conflits éros-thanatos se retrouve à s'inscrire avec d'autres signifiants qui sont alors d'autres contrepoids, mais que le collectif analytique ne tisse pas forcément d'emblée.* »

Ces remarques, susceptibles de nous aider à mieux interpréter plusieurs des difficultés récentes du Cercle, contribuent aussi à montrer à quel point la question de l'institutionnel analytique est une question à traiter avec précaution et délicatesse, sans précipitation.⁵
A traiter *a minima*.

Cette expression, n'est pas étrangère à l'histoire du Cercle : *instituer a minima* disait-on, pour dire le choix de « *n'instituer que dans le fonctionnement* », soit encore destituer les procédures et leur effet récurrent de paralysie. C'était là, en 69, une proposition de Lacan concernant la Passe, comme le rappelle Monique Tricot dans le texte déjà cité plus haut.⁶ Et dans ce même fascicule, témoin privilégié de la fondation du cercle, sur fond de dissolution de l'E.F.P. on peut lire :

« *C'est de la prudence du chat échaudé (...) que nous laissons à la poupe :passes instituées, « plus-un », commissions...autant de figures de proue au funeste destin. A titre de sextant considérons avec la modestie qui convient le retournement où les outils qui devaient débarrasser la communauté analytique des abus de pouvoir se sont avérés les plus sûrs garants du terrorisme* »⁷

Comme vous le savez, « *a minima* », c'est d'abord, pour les mathématiciens, la façon de dire la valeur la plus petite atteinte par une variable. Et les juristes, la détournant de son sens initial, l'ont inscrite dans leur vocabulaire technique pour nommer la peine la plus faible, *a minima pœna*.

Mais c'est la façon dont l'art, dit minimal, fait entendre cette expression, qui, me semble-t-il, nous apporte un éclairage intéressant dans la réflexion sur notre lieu institutionnel.

Faisons donc, si vous le voulez bien, un bref détour par ce minimalisme, né dans les années 60 à New York.

Ce sont des architectes, des sculpteurs (Donald Judd ou David Smith par exemple), des peintres (comme Sol Lewitt), qui, dans l'héritage du Bauhaus et des recherches suprématistes de Malévitch, se sont regroupés et désignés comme artistes minimalistes. Leur objectif: montrer à quel point la conception de l'espace est toujours décisive, et donner une nouvelle impulsion au « *Less is more* »⁸, lancé en 1947, par l'architecte Mies van der Rohe.

Bien évidemment, l'espace ici en jeu, n'est pas celui des sciences physiques, et ne peut faire l'objet de mesure.

⁵ Délicatesse et précaution à mettre en œuvre tout spécialement à propos de l'acte de fonder, une question qui échappe difficilement à l'idéalisation, et aux fantasmes.

⁶ Monique Tricot, *Mise à l'œuvre de l'inconscient et institution analytique*, p.12.

⁷ *La formation du psychanalyste*, O. Grignon, p.6.

⁸ Si vous avez quelques années de présence au Cercle, vous penserez inévitablement au président du Cercle qui a succédé à O. Grignon... nommément Daniel Weiss, qui a souvent fait entendre, qu'en bien des questions qui nous occupent, *less is more*.

L'espace, est ce qui *donne lieu*.

Le minimaliste japonais Tadao Andô, écrit dans ses *Pensées sur l'architecture et le paysage* : « Le monde ne s'articule pas en espaces isotropes et homogènes. Plutôt qu'en espaces abstraits, il s'articule en des lieux concrets liés à un contexte global, constitué par l'histoire et la culture (...) Un lieu n'est pas l'espace absolu de Newton – savoir un espace universel – mais un espace dense et hétérogène porteur de sens... ».⁹

Faire exister cette densité *hétérogène* de l'espace, et laisser surgir les potentialités qu'elle recèle, passe par un principe d'évidement. Ne pas saturer, mais au contraire désencombrer l'espace, ne garder que l'essentiel, c'est *donner lieu* justement.

Le vide n'est pas le néant, plutôt un espacement des choses, qui agrandit le champ perceptif et renouvelle la pensée. Grâce à lui, une forme de présence inouïe peut surgir, comme celle des statues de Giacometti, par exemple.

Dans un entretien avec David Sylvester, Giacometti lui avait confié: « *Plus j'enlève, plus ça grossit* ».

Cette attention à ce qu'est un lieu¹⁰, cette orientation vers la mise en valeur du décisif, favorisée par la visée du minimal, sont dans une grande proximité avec plusieurs traits de la pratique analytique.

La recherche d'une sobriété lorsque nous intervenons, au plus loin des modes explicatifs, (ce qu'Olivier Grignon nommait la psychanalyse pornographique), le silence de l'écoute, et même la conception de notre bureau, où il s'agit de ne pas saturer l'espace, n'est-ce pas là une manière minimaliste de sculpter le lieu du travail analytique ?

Et aussi de voir comment une inspiration minimaliste peut mettre dans une perspective appropriée nos questions sur le lieu psychique ou institutionnel.

Comment concevoir, par exemple, avec l'exigence minimaliste, la formation du psychanalyste, et la nécessaire/impossible transmission de la psychanalyse?

Et plus largement, comment donner de l'espace à la pensée et au désir dans la forme, et dans la dynamique de notre association?

Soyons attentifs aux enkystements et lourdeurs qui pourraient accompagner les *extensions*, ou *transformations structurelles* évoquées dans l'argument de ces journées, en articulation avec *l'invention de dispositif*.

Dispositif : ce terme m'a frappée et fait me souvenir des remarques de Michel Foucault sur les dispositifs.

Un dispositif, remarquait-il, est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir.¹¹

C'est une machine de gouvernement, qui opère en manipulant les rapports de force, et par la mise en place de stratégies de domination.

⁹ Tadao Andô, *Pensées sur l'architecture et le paysage*. Arléa éditions, p. 97.

¹⁰ Voilà aussi de quoi mieux entendre les conséquences de la note 22 de Freud en 1938,¹⁰ sur la spatialité de l'inconscient. Note bien connue, mais toujours si essentielle à faire résonner : « *Il se peut que la spatialité soit la projection de l'appareil psychique (...) La psyché est étendue, n'en sait rien.* » S.Freud, Résultats, idées, problèmes. Tome II, P.U.F. p. 288.

¹¹ Entretien de Foucault avec, entre autres, C. Millot, G. Wajeman, G. Le Gaufrey et J.A. Miller, publié dans *Ornicar* N° 10 juillet 1977, pp.62-93. Repris dans *Dits et écrits* T.III, pp. 298-328.

Aujourd'hui où prolifèrent partout des dispositifs qui s'efforcent d'établir une emprise de plus en plus totale sur chacun d'entre nous, nous sommes menacés de devenir de simples *vivants* connectés et désobjectivés.

Nous ne pouvons donc plus en rester à l'usage ancien qui faisait d'un dispositif une sorte d'outil à notre disposition, ni à l'illusion qu'il y aurait un bon ou un mauvais usage d'un dispositif. Il n'y a pas, aujourd'hui, de neutralité bienveillante d'un dispositif.

Comme son nom l'indique, un dispositif, ça dispose. De quoi ? De qui ? De nous.

Loin que nous puissions en disposer, ils nous saisissent, afin que, dociles mais certains d'être libres, nous assumions notre identité et notre liberté de sujet dans le processus même de notre assujettissement.

Il serait naïfs de croire que nous pouvons, de par l'analyse, échapper aux formes du monde présent, et rester indemnes des effets pervers qui en résultent.

Raison de plus pour ne pas cesser de chercher les voies d'une politique de la psychanalyse à la hauteur de sa spécificité.

Françoise DELBARY-JACERME.

